L'ECRAN français

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

TOUS LES MERCREDIS
10 FRANCS

Gisèle PASCAL, prof' de philo dans « LES J 3 ».

Troisième année
N° 19
7 Novembre 1945

8160

IL FAUT SORTIR DE L'IMPASSE !

SOMMES-NOUS menacés de ne plus voir de films américains sur nos écrans ?

Depuis trois mois, au moins, on nous laisse prévoir la conclusion imminente des négociations engagées pour la révision de l'accord Marchandeau, conclu en 1936; en fait, elles marquent le pas. Les firmes américaines, nous dit-on, s'en irritent et plus les pourparlers traînent, plus le malaise s'accroît : en viendra-t-on aux solutions radicales appliquées en Hollande, en Norvège, en Pologne, en Tchécoslovaquie, où les agences américaines ont retiré leurs films de la circulation ?

Ni le cinéma américain, ni le cinéma français ne bénéficieraient de tels procédés !

Nous avons déjà exposé, ici-même, les données du problème : l'accord commercial de 1936 — signé pour favoriser l'exportation, notamment des champagnes et des soieries françaises — permettait l'importation, en France, de 180 films américains par an. En fait, par la suppression du double programme — et parce qu'un certain nombre de salles sont sinistrées — on a établi que la capacité totale d'absorption des films nouveaux sur le marché français est, actuellement, justement de 180 films par an.

Impossible donc de remettre purement et simplement en vigueur l'accord Marchandeau, d'autant plus que nos possibilités d'exportation de soieries sont, pour le moment, très inférieures à ce qu'elles étaient et que des fabrications de champagne existent, désormais, aux U. S. A. qui diminuent sensiblement les besoins d'achats en France. Aussi, la Commission consultative paritaire — qui existait auprès du C.O.I.C. — avait-elle établi un projet de « screen quota », ou « quota à l'écran », qui tenait compte des possibilités de notre production, tout en laissant une place importante à la production étrangère.

Il est certain qu'on ne peut ni accroître le nombre des semaines que compte une année, ni, dans les conditions actuelles, espérer une augmentation importante du nombre des salles.

La proposition consistait donc à établir le « quota » par salle et par semaine ; sur la base du trimestre — treize semaines — chaque salle devait obligatoirement en réserver sept aux films français, six étant laissées pour la production étrangère.

Les conditions présentes de production dans les différents pays font que, bien entendu, les films américains auraient été — et de beaucoup — les plus utilisés pendant les semaines « étrangères ».

Cette mesure de protection, d'ailleurs, n'était envisagée que pour une durée limitée, au maximum deux ans, temps nécessaire à la production française pour récupérer les capitaux investis (un milliard environ) dans les réalisations de ces dernières années et pour établir des conditions matérielles et techniques suffisamment modernes.

Ce système, évidemment, suppose — temporairement — une réduction notable du nombre de films étrangers, et spécialement américains, importés annuellement en France. Il est certain, par ailleurs, que tout autre procédé de contingentement serait une duperie et une protection illusoire.

Alors ? Alors, il faut espérer un effort de compréhension, une bonne volonté réciproque. Marquer le pas, dans l'impasse, ne sert aucune des deux parties. Nous nous sommes faits, ici, les hérauts d'une conférence internationale du cinéma, où les hommes d'affaires ne seront plus les seuls représentés, où les techniciens et les travailleurs du film auront enfin leur mot à dire ; gageons que si d'ici sa réunion un accord n'est pas intervenu, cette conférence saura sur ce point particulier, comme sur l'ensemble des problèmes cinématographiques internationaux, imposer les solutions équitables qui, exclusives des égoïsmes capitalistes, tiendront compte des nécessités intellectuelles, culturelles et humaines de chaque pays.

Ef

flashes

PARIS

◆ *Le 13 novembre, fête du Cinéma au Moulin-Rouge : Fernandel et bal de nuit.*

◇ Denise Benoît, Salou et Blier, dans *La Demande en mariage*, d'après Tchekow : Ganier-Raymond.

◆ *Emile Couzinet passe à l'action : il construit des studios à Bordeaux et annonce quatre films d'après Dumas père, Zévaco et Edouard Bourdet.*

◇ *Toxique*, scénario gai de Charles Exbrayat, sera réalisé par Jacques Darov.

◆ *Cocteau, malade, en clinique* : La Belle et la Bête *en panne.*

◇ Becker, en février, 200 *femmes*, sur un camp de déportées.

◆ *F'del, dans* Cœur de coq, *en* 1946 : *Pierre Colombier.*

◇ Notre salut amical à la *Cinématographie française*, qui reparaît.

◆ *Raymond Bernard commence* Adieu, chéri, *avec Danielle D'x, à Billancourt.*

◇ Jean Desailly avec Blanchar et Michèle M'n, dans la *Symphonie pastorale*, d'après André Gide.

◆ *Aurenche et Ferry adaptent* Les Linottes, *d'après Courteline.*

◇ Quinze jours de grève dans les studios de doublage : comédiens et techniciens obtiennent satisfaction.

◆ *La Cie Ciném'que Canadienne achète* 100 *films français.*

◇ La Direction générale du cinéma crée une carte de service pour les membres de la Commission de censure : libre accès dans toutes les salles, à toute heure.

◆ *Quinzaine du cinéma à Lille, organisée par l'I.D.H.E.C. et la Féd'on des Ciné-Clubs : Gremillon, Painlevé, Sadoul, Auriol, etc.*

◇ Baroncelli, un film d'aventures : *Le Dragon jaune.*

HOLLYWOOD

◆ *Emoi : Edgar Bergen, le ventriloque, avait perdu sa poupée Charlie Mac Carthy.*

◇ Frank Borzage réalisera la biographie filmée de son vieil ami Will Rogers.

◆ *André Daven nommé directeur de la Fox pour l'Europe : siège à Paris.*

◇ Thomas Mitchell dans *Le Spectre de la Rose*, film de Ben Hecht.

CONFESSION PUBLIQUE

par NINO FRANK

Le rire de Douglas Fairbanks →

UNAMUNO, Pirandello et peut-être d'autres, ont cédé à la tentation qu'éprouvent les créateurs intellectuels de raconter comment, un jour, leur porte s'étant entrebâillée, sont entrés dans leur cabinet de travail un ou plusieurs personnages qu'ils avaient créés et fait vivre dans leurs livres, personnages qui, une fois installés en face d'eux, ont entrepris de leur demander sévèrement des comptes.

Je voudrais évoquer quelque chose du même genre : l'irruption dans notre vie des personnages de l'écran, aussi vivants, aussi réels qu'apparaissaient, à Unamuno et à Pirandello, leurs créatures, — aussi vivants, aussi réels que nous apparaissent, à nous, les gens de notre existence.

M'en voudra-t-on si, pour ce récit, j'adopte, le plus humblement du monde, le ton de la confession publique ?

* *

VOILA presque trente-cinq ans que je fréquente les salles obscures. Je portais encore des culottes courtes quand je pénétrai pour la première fois dans un cinéma ; pour fumer en cachette, je n'avais pas trouvé de meilleur abri qu'une cabine de projection. Cela se passait aux environs de 1912, dans une ville de province, et la pellicule était encore fort inflammable, ce qui ne nous empêchait point, le projectionniste et moi, de griller quantité de cigarettes. Mon compagnon tournait patiemment la manivelle, changeant de temps à autre de main. Il m'arrivait de le remplacer. En tout cas, nous tournions le dos au spectacle, et il ne nous arrivait pas souvent de jeter, à travers les carrés découpés dans la cloison, un coup d'œil à la projection.

J'ai déjà raconté ces souvenirs. Le point sur lequel je voudrais insister, c'est mon indifférence absolue à ce qui se passait sur l'écran. Ces ombres qui s'agitaient et gesticulaient m'inspiraient un profond mépris, aussi bien que ceux qui prenaient plaisir à s'abîmer dans leur contemplation.

Vers la même époque, filmé au hasard d'un reportage, j'ai eu l'avantage de me voir à l'écran. Un peu plus tard, j'eus l'occasion de hanter un studio de prise de vues, un studio avec violon (pour créer l'ambiance), lumière solaire et vamp à yeux immenses. Ainsi, depuis mes dix ans, ma vie s'est souvent trouvée liée au cinéma par toutes sortes de circonstances personnelles, jusqu'au moment où il est devenu l'objet principal de mon activité.

Irai-je jusqu'au bout de ma confession ? Eh bien, je ne crois pas que j'aie beaucoup changé d'avis au sujet des ombres qui s'agitent et gesticulent sur l'écran. Et, tout compte fait, le mot le plus profond que l'on ait dit à propos du cinéma me paraît être celui du vieux Rudyard Kipling qui, amené pour la première fois de sa vie sur un plateau, lors de la réalisation d'un film inspiré d'un de ses livres, ne trouva à dire que :

— *Funny people ! Funny work !* (Drôles de gens ! Drôle de travail !)

* *

VOYONS, comment peut-on prendre au sérieux cette manifestation saugrenue du labeur humain : ces récits fabriqués par pièces et morceaux détachés, où tout le monde met les mains, que l'on retourne sans ordre et que l'on colle ensuite bout à bout ; trois minutes de travail utile dans une journée d'incessante agitation ; tant de millions pour composer des jeux d'ombre, des montagnes accouchant de souris, des œuvres qui ne vivent que six mois, puis meurent...

Le visage poupin et enfariné d'Harry Langdon me bouleverse.

« *Je vais au cinéma depuis l'âge de dix ans. Et pourtant...* »

Prenons les choses par le commencement : le simple bon sens oblige à reconnaître que la projection de ces ombres sur un carré de toile blanche est un divertissement de la même espèce que ces silhouettes de lapins et autres animaux que l'on fait surgir sur un mur à l'aide de ses mains et d'une bougie ; un divertissement pour enfants pas trop précoces.

Quittons le bon sens. Considérez la simple réaction physique d'un être sain : affreuse est la plongée dans une salle noire, où l'on vous installe dans un fauteuil de la famille de ceux des dentistes, pour que, à la faveur de l'obscurité, l'écran éclairé puisse grouper toute votre vitalité, cette vitalité qui lui est nécessaire pour que des fantômes sans épaisseur, sans substance, que l'on vous fait voir en exploitant cyniquement un défaut de votre rétine, parviennent à acquérir un semblant de vérité... (S'est-on jamais douté que, par le travail de son imagination, le spectateur est en définitive le vrai auteur du film ?)

Renonçons enfin à juger le cinéma d'un point de vue moral et intellectuel : Duhamel, Suarès et compagnie ont la partie trop belle — le cinéma est un opium, un facteur d'abêtissement, un élément de corruption et d'oppression mentale ; il vit de mensonge, s'adresse à ce qu'il y a de bas en l'homme, fausse sa pensée et sa sensibilité, etc. En vérité, dans la république de Platon, le cinéma serait supprimé immédiatement et définitivement.

On le voit, je vais jusqu'au bout de ma confession. On constate que, loin d'être un fanatique des images mouvantes, elles ne se sont imposées, ne s'imposent à moi qu'à mon corps défendant...

(*Suite page* 15)

“La vie de Thomas Edison”

Brisé de fatigue, Edison s'est endormi sur son établi.

L'invention du phonographe : il tente d'enregistrer la voix de son fils.

Après des années d'efforts, la lampe électrique est découverte.

LES CRITIQUES DE LA SEMAINE

« Edison, the Man. »

Film américain sous-titré.

Scénaristes : Talbot, Jennings, Bradburry, Foote.

Réalisateur : Clarence Brown.

Interprètes : Spencer Tracy,, Rita Johnson, Charles Coburn, Henry Travers.

Production : Metro-Goldwyn-Mayer.

Un film paru l'an dernier évoquait, sous le visage de Mickey Rooney, Thomas Edison enfant. Voici maintenant Thomas Edison à l'âge d'homme : il a pris les traits de Spencer Tracy. On ne pouvait choisir, pour incarner l'illustre inventeur américain, une figure plus proche de la réalité du personnage. Quand on examine des portraits d'Edison aux divers âges de sa vie, on est frappé par la ressemblance à laquelle, grâce à un excellent maquillage, son interprète est parvenu. Mais ce n'est pas seulement la personnalité physique de l'acteur qui s'accorde ici avec son modèle : pour incarner Thomas Edison, « self-made man » (nous l'avons vu, dans sa jeunesse, tour à tour vendeur de journaux, cireur de bottes, typographe, télégraphiste), pour en faire un héros conforme à l'idée qu'il représente aux yeux de l'Amérique, pour le montrer à la fois familier et tendu dans la lutte, débonnaire et passionné par l'étude, il fallait l'humanité rayonnante de Spencer Tracy.

A vrai dire, Edison n'était pas un savant au sens propre du terme : ses travaux n'avaient rien de théorique. Il procédait par tâtonnement et recherchait des résultats pratiques. Ses centaines de brevets concernent pour la plupart des applications à la technique de l'électricité. Souvent, il part de l'idée d'un autre pour conduire ses investigations personnelles : il perfectionne le télégraphe, le téléphone de Bell, emprunte au Français Charles Cros le principe du phonographe, trouve la lampe à incandescence qui donnera au monde la lumière électrique. Il ne travaille pas seul : plusieurs associés œuvrent sous sa direction dans son usine de Menlo-Park.

Cet homme, qui fut aussi l'un des inventeurs et des pionniers du cinéma, est mort en 1931 à l'âge de 84 ans. Les premières images, du film nous le montrent, en 1929, vieillard chenu et très las, revenu de toutes les vanités humaines. Puis, d'un bond, nous remontons soixante ans en arrière pour le retrouver, jeune et dynamique, à l'époque où il débarque à New-York pour y tenter sa chance. Les Américains excellent à rendre attachante la biographie filmée de leurs grands hommes. C'est ainsi que de l'histoire de ce chercheur qui a vécu tranquillement auprès d'une compagne effacée et vigilante, qui n'a guère quitté sa maison, et qui n'a connu des difficultés de la vie que quelques échéances difficiles, ils ont réussi à tirer un film qui nous retient et, quelquefois, nous émeut. Sans doute, c'est gentiment élémentaire et un peu puéril, cela fait songer à ces « vies de grands hommes » destinées à la jeunesse. (Et en fait, ce film est conçu à l'intention de ces grands enfants que sont les spectateurs d'Amérique.) Mais si l'on fait la part du romanesque, de la touche sentimentale nécessaire, on doit reconnaître que, grâce à Spencer Tracy, grâce à un scénario qui accumule autour du personnage les détails intimes et familiers, l'habile mise en scène de Clarence Brown, ce récit qui s'efforce de respecter scrupuleusement la vérité extérieure des choses (le laboratoire d'Edison, les modèles de ses appareils ont été minutieusement reconstitués) acquiert, parfois, une réelle grandeur. On ne peut s'empêcher d'être pris quand, pour la première fois, le phonographe répète les paroles que l'inventeur vient de prononcer dans un cornet de carton ou quand, après des années d'efforts infructueux, la première ampoule élecrique construite par Edison et ses compagnons s'illumine et « dure »...

Jean VIDAL.

“Peloton d'exécution”

Film français.

Scénariste : Pierre Nord.

Réalisateur : Berthomieu.

Interprètes : Yvonne Gaudeau, Lucien Goëdel, Pierre Rènoir, Robert Dalban.

Production : Ciné-Sélection.

Je dois reconnaître que j'avais une indiscutable prévention à l'égard de ce film, dont je connaissais le sujet dans ses grandes lignes : maintenant que je l'ai vu, je constate que la plupart des critiques que je formulais à priori restent valables...

Pierre Nord, m'a-t-on assuré, aurait écrit ce récit avant la guerre et l'aurait modifié ultérieurement, pour l'actualiser, en le situant dans les milieux résistants : je reconnais volontiers que c'est un romancier adroit. Mais que son héros fût, à la fois, chef de la Gestapo et l'un des plus dévoués agents de la Résistance me heurtait, je l'avoue ; comme l'action se déroule, en outre, dans la région lyonnaise, où j'ai eu le privilège d'être étroitement mêlé à la vie clandestine, j'étais braqué d'avance sur les invraisemblances dont je ne doutais pas que cette œuvre fourmillât. Evidemment elles existent — et en nombre : pourtant, je n'éprouve pas le besoin d'en faire le relevé. Pour ceux qui n'ont connu la Résistance que de loin, les souligner ne signifierait pas grand'chose ; pour ceux qui l'ont vécue, elles sauteront aux yeux immédiatement, sans être toutefois si choquantes, ni si scandaleuses qu'elles fassent bondir d'indignation...

Mais ce qui gêne bien plus, c'est qu'il se dégage de ce film une impression trouble, médiocre. Berthomieu, manifestement, l'a réalisé avec soin, et l'opérateur Toporkoff a, parfois, composé de belles images : en l'occurrence, c'est insuffisant — d'autant que l'interprétation est faible, très faible (le meilleur n'est que moyen, quant au pire...) — pour faire admettre un thème dont on ne peut conserver qu'un sentiment de malaise.

A l'égard de la Résistance, notre sensibilité reste vive : il est infiniment regrettable que le premier film français, qui l'ait pour cadre, fasse l'apologie du double jeu et qu'un agent double en soit le héros. On me rétorquera qu'il ne s'agit que d'un film d'aventures ? Justement. Je n'ai jamais spécialement goûté le romantisme du 2e bureau : je conçois pourtant qu'on fasse une étude passionnante de la psychologie de l'espion.

Mais, dans un ouvrage comme celui-ci, il n'est nullement question de peinture de caractères. Le héros agit; il est ce qu'il est, héroïque, mais déplaisant, en tout cas inopportun.

Jean-Pierre BARROT.

Dans les souterrains d'une prison de la Gestapo...

Suzy Prim, femme d'un industriel suédois, au passé aventureux...

“Les Caves du Majestic”

Film français.

Scénariste : Charles Spaak, d'après un roman de Georges Simenon.

Réalisateur : Richard Pottier.

Interprètes : Albert Préjean, Suzy Prim, Jean Marchat, Jacques Baumer, Denise Bosc, Genin, Carpin, Gabriello.

Le commissaire Maigret, dans l'œuvre de Simenon, possède toutes les qualités d'une vedette. Le pas qui le séparait du cinéma a été plusieurs fois franchi : cette fois encore il n'y a lieu ni de s'en réjouir ni de s'en attrister exagérément... Le film de Richard Pottier est en effet honnêtement conçu et réalisé, sans éclat : Maigret, en somme, paraît simplement expédier les affaires courantes...

Cette « affaire » conduit tous les héros du drame à l'Hôtel Majestic. Les uns dans les appartements somptueux du palace, les autres dans le dancing de l'établissement, d'autres enfin dans les caves, ou plutôt à l'office : c'est là qu'est le secret du crime. Il tarde un peu à venir, le crime que tout le monde attend ! Cette manière de bâtir l'histoire alourdit peut-être la première partie de l'ouvrage, mais elle offre l'avantage d'éviter les retours en arrière et celui de nous faire connaître les personnages en même temps qu'ils agissent.

Mme Petersen, une riche Suédoise descendue au Majestic avec son mari, la secrétaire de ce dernier et son jeune fils d'une dizaine d'années, est découverte assassinée dans le vestiaire où le petit personnel de l'hôtel range ses effets. Qui a pu la tuer ? Son mari qui se dispose à divorcer pour épouser sa secrétaire ? Celle-ci, jalouse et autoritaire ? Le danseur mondain de la maison qui semble avoir un faible pour les colliers de perles ? L'un des cuisiniers du Majestic qui, jadis, eût un fils de Mme Petersen ? Toutes les pistes sont bonnes et l'on peut allégrement s'y lancer... La solution est ingénieuse.

Bon travail de série, dépourvu du moindre style et sans ombre d'originalité. Tous les acteurs sont bons. Auprès des vedettes d'aujourd'hui, on trouve trois vedettes d'hier : Gina Manès, qui a toujours son beau regard vert ; la charmante Florelle, qui a laissé, accrochées aux lustres de chez Maxim's, ses parures de vaudevilles 1900, et enfin Marcel Levesque, le Cocantin de notre enfance. Que de souvenirs ! « Cœur fidèle », « Thérèse Raquin », « La Dame de chez Maxim's », « L'Opéra de Quat'sous », « Judex »... Quelques-unes des bonnes bouteilles du cinéma, dans ces caves du Majestic. — R.

Abonnez-vous à “L'ÉCRAN FRANÇAIS”

Six mois : 250 fr. ; un an : 500 fr. C.C.P. : Paris 5067-78.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

LES CRITIQUES DE LA SEMAINE

“ Porte-avions X ”

Peu avant la bataille aéro-navale des îles Midway, un porte-avions américain fut chargé d'une singulière mission : il devait partir pour les îles de l'Indonésie en suivant un itinéraire apparemment incohérent, et ses pilotes auraient à refuser le combat chaque fois qu'ils se trouveraient en présence de l'ennemi. Il fallait donner l'impression que la marine des Etats-Unis était effectivement en état d'infériorité, afin de pouvoir attirer la flotte japonaise hors de ses abris. Le résultat de cette étrange randonnée, ce fut justement la bataille des îles Midway, la plus grande défaite aéro-navale des Japonais

On devine aisément que cette stratégie n'allait pas être du goût de l'équipage du porte-avions, et surtout de sa cavalerie alliée, les pilotes, qui se faisaient massacrer par l'aviation nippone sans avoir le droit de réagir. Ils ne connaissaient pas le plan de l'état-major américain... Les réactions des hommes, l'atmosphère de découragement et même de révolte qui naît sur le vaste aérodrome flottant, puis la victoire finale, tel est le sujet de ce film d'Henry Hathaway, dont on appréciera la clarté de l'exposition, l'adroite progression du récit, le bon mélange d'humour et de charme. Porte-avions X est un nouvel exemple de ce que sait fabriquer l'industrie cinématographique américaine, quand elle se contente de fabriquer sans plus.

« Wing and a prayer. »
Film américain sous-titré.
Scénariste : Jerome Cady.
Interprètes : Don Amêche, Dana Andrews, Charles Bickford, William Eythe.
Production : Twentieth Century Fox.

On y aurait pris un certain plaisir si l'on n'avait pas vu précédemment The Fighting Lady (Le Combattant), qui offrait cette particularité de décrire le même milieu, des personnages similaires, des épisodes analogues, mais avec des couleurs naturelles, comme on dit, c'est-à-dire avec le prestige supplémentaire que confère aux paysages marins une polychromie au demeurant rudimentaire.

Et il faut dire autre chose. Ces ouvrages de propagande qui nous parviennent en retard, telle la lumière d'étoiles mortes, n'ont plus, à nos yeux, qu'une valeur purement historique. Or, en tant que documents historiques, ils paraissent vraiment par trop sommaires.

De bons comédiens figurent néanmoins dans ce film sans femmes (sauf Alice Faye et Betty Gradle, qui apparaissent, l'espace d'un moment, au cours d'une projection) : Charles Bickford, Dana Andrews, Don Amêche, etc.

F.

Les pilotes se faisaient massacrer par l'aviation nippone.

“ La France d'outre-mer ”

Documentaire français.
Réalisateurs : G. Chelle, H. Missir, G. Barrois, R. Méjat, A. Persin.
Production : Charles Bauche.

Les Allemands avaient interdit ce film et l'on comprend fort bien pourquoi. On comprend moins les raisons qui le font projeter aujourd'hui.

Certes, l'épopée coloniale française offre bien des sujets tentants pour les cinéastes. Cinq réalisateurs se sont groupés ici pour faire un film : nous attendons le sixième qui réussira là où ils ont échoué.

C'est dans l'ennui le plus profond que le spectateur assiste pendant plus d'une heure à un défilé d'images hétéroclites, sans pouvoir discerner à aucun moment le principe qui a présidé à leur enchaînement. Aucune logique, aucune idée directrice, aucune idée tout court...

Ou plutôt si. Une idée se précise tout au long de la projection, qui ne laisse pas d'être gênante en un moment où les événements secouent le monde, forcent tous les pays à reconsidérer le problème colonial. Qu'on nous montre des routes, des chemins de fer et des avions qui pénètrent dans la brousse la plus reculée, des petits garçons qui écrivent au tableau noir : « La France est notre patrie », et des petites filles à qui l'on enseigne le tissage, c'est fort bien. Mais que tout cet effort de colonisation ne semble avoir d'autre but que de fabriquer des soldats, c'est insuffisant et maladroit.

Ce film qui relève si ostensiblement de la politique du « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts » de Paul Reynaud, comporte du moins un enseignement. C'est que la propagande est un instrument très délicat qui exige d'être rigoureusement adapté à l'époque où on l'emploie, et qu'il convient d'y regarder de très près avant d'exhumer des bandes vieilles de cinq ou six ans.

E. H.

Il est interdit au public de pénétrer dans les coulisses avant la fin du spectacle. Voilà ce que je lis sur une porte.

Une ouvreuse me dit : « Passez par là, mais surtout ne claquez pas les battants, parce que M. Rouleau, quand il est en scène, oh ! la la ! il n'aime pas ça ! »

Une habilleuse me répond : « M. Rouleau doit être en train d'essayer de nouveaux disques. Vous avez rendez-vous ? Il n'aime pas qu'on le dérange. »

J'ai compris. Rouleau, quand il n'est pas jeune premier, c'est « le patron ». Vif, autoritaire, impressionnant les secrétaires tant par sa séduction que par la crainte qu'il inspire, aux colères promptes, et d'une courtoisie glacée, insolente.

Il est l'homme du jury qui intimide les débutantes, le président à la tête de la troisième commission de l'Union des artistes, le maître, quand il dirige son cours d'instruction théâtrale ou bien de jeunes troupes d'essai, comme il le faisait au Pigalle avant guerre (il jouait *Altitude* 3.200 et *Virage dangereux* à minuit). Il est le patron quand il met en scène des films comme *Le Messager*, comme *Rose*, qu'il tourna il y a quelques années sur la Côte d'Azur pendant les vacances, avec Lisette Lanvin, Jean Servais, un groupe de jeunes gens, un vieux car particulièrement photogénique et fort peu de capitaux. Il est le patron toujours quand il monte, au théâtre, *Mon royaume est sur la terre*, de Jean-François Noel, et *Le Survivant*. Le patron enfin, quand il est directeur du théâtre de l'Œuvre, quelque dix ans après y avoir débuté à la tête d'une troupe de jeunes

« Falbalas »
Un personnage à sa mesure

“ LE SILENCE EST D'OR sera le titre de mon prochain film ” annonce RENÉ CLAIR qui met en scène à Broadway une pièce de théâtre !

Chodorov est l'histoire d'acteurs français qui refusent de travailler avec les Allemands pendant l'occupation, mais qui croient faire leur devoir en montant une pièce à tendance patriotique pour une seule soirée. Quel que soit le titre qu'adopteront les auteurs, j'aime cette sorte de comédie héroïque où les personnages font sans cesse des volte-face et changent de ton comme par enchantement.

★

Pendant que s'achèvera la mise en scène de cette comédie, le Roxy de New-York présentera mon dernier film : *And then there were none*, inspiré d'un roman d'Agatha Christie. Vous savez, puisque vous avez vu ce film à Hollywood, que les *Dix Petits Indiens* d'une chanson enfantine y tombent l'un après l'autre. Eh bien, le même film passe à Londres sous le titre *Ten Little Niggers*. Ainsi se font les jeux du hasard.

And then there were none est une suite de scènes de comédie qui composent dans l'ensemble un film mystérieux. Huit personnages sur dix y meurent en trois journées. Mais, alors que le livre d'Agatha Christie est écrit comme un *straight mystery*, j'ai tenté pour ma part d'ajouter du comique à cette histoire où la mort ne perd pas son temps.

★

Dès qu'on aura présenté, le 31 octobre, *And then there were none* au Roxy, je commencerai à écrire le scénario du film que je compte tourner en France en 1946. Je vais y travailler avec d'autant plus de plaisir que ce sera mon premier film français depuis dix ans. Il y a déjà longtemps que j'y songe : une histoire sentimentale et comique qui se déroule à l'époque héroïque des débuts du cinéma français. Et le titre en est, du moins provisoirement : *Le silence est d'or.*

Ensuite ? J'espère mener à bien de vieux projets littéraires : un volume de contes, un roman, l'adaptation d'une comédie élizabéthaine peu connue, un livre sur le cinéma. Ne vous étonnez pas. J'arrive à l'âge où, hélas ! on n'a plus le temps d'être paresseux. »

Huit invités d'un week-end, à bord d'une barque qui les conduit vers une île anglaise où, dans une propriété déserte, d'étranges disparitions vont se produire.

Au plafond du salon, June Duprez découvre un nœud coulant inquiétant.

...et voici les premières photos des “Dix Petits Indiens”

Re-tour de manivelle

★GROSSES TÊTES★

Balzac, Diderot, Dostoïewsky, etc...
On fait beaucoup dans le chef-d'œuvre.
C'est édifiant. C'est commode aussi.
Et puis c'est impressionnant.
« Messieurs ! Vous n'insulterez pas Shakespeare ! »
Faire dans le chef-d'œuvre !
Faire en français signifie ch..., écrivait Aragon en tête de son Traité de style. *Vous sentez bien...*
Et vous sentez bien aussi que cela ne va pas sans quelque danger pour les réalisateurs.
C'est gênant, le génie. Ça s'attrape mal.
Et la tête grossit quand le bitos (1) *travaille.*
Illustrer ce qui est illustre,
Allumer sa pipe au grand lustre,
Tout ça ne me paraît pas juste.
Giraudoux, en s'excusant — de quoi, mon Dieu ? — me confiait un jour :
« Moi, je travaille dans le tout fait. *Il le faut bien, hélas ! Mes fonctions aux Affaires étrangères ne me permettent pas de « le » dire comme je « le » voudrais. »*
Gentil et merveilleux Giraudoux ! Avec un gramme d'or prélevé au masque des Atrides, il refaisait Homère. Homère empanaché de toute l'autruche du Quai d'Orsay.
Et Homère n'était pas « refait ».
Alors pourquoi ne pas refaire Balzac, Maupassant, Dostoïewsky ?
Oh ! d'accord ! Mais aussi se pencher sur la vie si gentiment, si merveilleusement quotidienne.
Se pencher même un peu trop.
Quitte à se casser la gueule...
En toute simplicité.

Roger Vitrac

(1) Chapeau.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Né dans la clandestinité
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL J.-P. BARROT
Administrateur : G. PILLEMENT.
REDACTION - ADMINISTRATION
100, rue Réaumur - Paris (2e)
GUT. 80-60 - TUR. 54-40
PUBLICITE
142, rue Montmartre - Paris (2e)
GUT. 73-40 (3 lignes)
« L'ECRAN FRANÇAIS » n'accepte aucune publicité cinématographique
ABONNEMENTS
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.
Compte chèque postal : Paris 5067-78
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

L'Argent au service de l'Art et non l'Art au service de l'Argent

Le film d'Ariané

PARIS

Histoire d'un film

IL s'agit des *Caves du Majestic*, qui sort cette semaine et dont on sait qu'il avait été réalisé par une certaine Continental films... Mais ce n'est que le commencement de l'histoire.

Les *Caves du Majestic* sont, à l'origine, un roman de Georges, où la pipe du commissaire Maigret joue un grand rôle. La Continental films avait décidé d'en demander l'adaptation à Charles Spaak, en invoquant un vieux contrat que ce scénariste avait jusqu'alors réussi à éluder. Sur ces entrefaites, Charles Spaak est arrêté par la Gestapo et enfermé à la prison de Fresnes, pour complicité dans l'évasion de l'un de ses frères...

La Continentale, bien rensignée, comme c'était naturel, fit savoir à Spaak que celui-ci n'avait plus aucune raison valable de ne pas respecter son contrat... Et comme Spaak arguait du manque de papier et de l'incommodité de sa résidence, la Continental l'autorisa à recevoir des colis, sous condition qu'il se mît au travail...

C'est ainsi que l'adaptation des *Caves du Majestic*, dont l'action se situe dans un palace (lequel porte le nom de celui où s'était installé le commandement allemand...) a été écrite dans une cellule de la prison de Fresnes.

Du travail de galérien...

Une menace imprudente

DANIEL-NORMAN, le réalisateur de *L'Aventure est au coin de la rue*, a été interviewé, voilà quelques jours, par un reporter de la Radiodiffusion française, au cours de l'émission du cinéma. Il en a profité pour river son clou à un journaliste qui avait prétendu qu'il n'était pas le seul auteur des scénarios qu'il signe de son nom. Mais Daniel-Norman s'est servi d'arguments un peu imprudents...

Je demande à ce journaliste, — s'est-il écrié — *que nous nous livrions à un petit duel : il viendra avec ses trois minces feuillets de papier et moi j'apporterai mes dix kilos de scénarios. Nous nous jetterons mutuellement nos armes à la tête... et ce n'est pas moi qui aurai des bosses !*

Daniel Norman veut-il dire que ses scénarios sont assomants ?

Les films d'enseignement

LE Congrès du Film scientifique qui vient de se tenir récemment a mis la question du cinéma éducatif à l'ordre du jour.

Sait-on que les premiers films d'enseignement datent de 1898 ? Ce fut le docteur Doyen, assisté par MM. Clément et Léopold Maurice, qui en lancèrent l'idée et le principe. Ils enregistrèrent plusieurs opérations chirurgicales, puis des bandes sur la zoologie et la botanique, qui remportèrent des succès retentissants dans les congrès internationaux.

Mais, il y a cinquante ans, l'Etat ne s'intéressait pas plus que maintenant au cinéma. En vain le producteur Léon Gaumont essaya-t-il d'obtenir une subvention : l'Etat n'acheta pas un seul film...

Rugir gentiment

L'UN des jeunes premiers les plus adorés du cinéma français, Jean Marais, n'a qu'un défaut, un défaut qui ne se voit pas, mais qui s'entend : sa voix n'est pas très virile.

Or dans *La Belle et la bête*, dont il est

Jean Marais dans « La Belle et la bête ».

le héros, il faut qu'il rugisse, quand il porte le masque de la bête...

Jean Marais a donc fait un petit séjour chez un chirurgien, qui lui a enlevé ses amygdales.

Mais le résultat n'a pas été concluant.

Rugira-t-il ? Ne rugira-t-il pas ?

La vedette la moins payée de France

C'EST Michel Simon, quoi qu'en prétendent les amateurs de statistiques.

En effet, pour chacun de ses films, Michel Simon ne gagne pas plus qu'une bonne secrétaire : quelques centaines de francs par jour. Et cela, par contrat.

En revanche, le célèbre acteur, qui est peut-être la vedette que les producteurs se disputent le plus en France, obtient la distribution exclusive en Suisse, son pays natal, des films qu'il tourne...

Cet accord est motivé par les difficultés que Michel Simon a périodiquement avec le fisc, difficultés qui lui font déclarer, de temps à autre, qu'il renonce définitivement au cinéma...

Le micro homicide

TOUT le monde reconnaît à Michel Simon le plus grand talent et une intelligence qu'on trouve somme toute assez rarement chez les vedettes. Mais aussi un fort mauvais caractère. Il arrive que le célèbre comédien ait des mots avec les travailleurs du plateau...

Or il y a quelques semaines, on tournait une scène d'*Un Ami viendra ce soir*.

L'assistant du son tenait à bout de bras le micro au-dessus de la tête de l'acteur.

Tout à coup, la perche lui échappa des mains et ne s'arrêta que de justesse à deux doigts du crâne de Michel Simon.

Alors, Clo-Clo, impertubable, se retourne et, se râclant la gorge, avec son ineffable sourire :

— Raté... — murmure-t-il suavement.

HOLLYWOOD

Un nouveau-né de six ans

DIMITRI KIRSANOFF, qui fut l'un des metteurs en scène dont chaque film affirmait le désir d'écrire un langage cinématographique pur, vient de présenter à quelques amis son dernier-né.

Un dernier-né de six ans.

Achevé à la veille de la guerre, *Quartier sans soleil* fut interdit par la censure française de 1939, puis par la censure de Vichy et enfin par la *Propagandastaffel* ! C'est beaucoup d'honneur pour un film dont le dessein est parfaitement honnête et même humanitaire !

« Ce retard de six ans est bien regrettable ! nous dit Kirsanoff ; et le jugement que l'on va porter sur mon film sera peut-être faussé. Tant de choses ont changé depuis le jour où j'ai rencontré ces deux jeunes filles qui m'ont fourni le sujet de *Quartier sans soleil !...* »

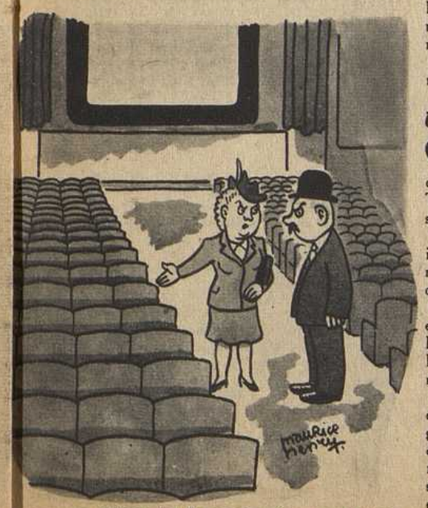
Un film né d'une rencontre

C'EST en effet d'une rencontre sur le boulevard Bonne-Nouvelle, en 1938, qu'est né *Quartier sans soleil !*

La foule, devant l'immeuble d'un grand journal parisien, attendait anxieusement les nouvelles de Munich. On croyait encore que la paix ou la guerre se jouaient là... Devant une pâtisserie, deux jeunes filles pâles et pauvrement vêtues admiraient les gâteaux entassés derrière la vitre et Kirsanoff, devant tant de convoitise et de détresse, invita les deux adolescentes à déjeuner. Il apprit ainsi leur histoire qui était plus tragique encore que celle des deux héroïnes de *Quartier sans soleil :* de là est né le film que nous voyons aujourd'hui.

« Je n'ai jamais revu mes deux inspiratrices, nous avoua Kirsanoff ; mais si je les retrouvais, je leur abandonnerais volontiers une partie de mes droits d'auteur car leur vie même est à la source de mon scénario. »

Afin de sauvegarder son indépendance L'ECRAN FRANÇAIS n'accepte AUCUNE publicité cinématographique



— Alors, tu t'opposes à ce que nous nous mettions là !

Mariage en famille

Greer Garson et Richard Ney, dans « Mrs. Miniver ».

RARES sont les Parisiens qui ont eu, cet hiver, la bonne fortune de voir *Mrs Miniver :* ils n'ont certainement pas oublié le superbe fils, dont on avait doté la charmante Greer Garson.

Richard Ney, ce brave jeune homme, n'a pas manqué de tirer parti de la situation.

Soumis et respectueux, sur le plateau, avec « sa mère », il profitait de la moindre pause pour faire une cour en règle à sa camarade de travail.

Heureusement, Greer Gerson n'a jamais eu de préjugés : dès que le film fut terminé, elle épousa son fils, tout simplement.

Une épidémie

PENDANT longtemps la mode a voulu, dans la capitale du cinéma, que les stars se mariassent et divorçassent deux ou trois fois par an; mais qu'il fût jamais, au grand jamais, question qu'elles eussent beaucoup d'enfants...

Le vent a tourné et la maternité est aujourd'hui à la mode à Hollywood.

Lana Turner, Jane Wyman, Alice Faye, Betty Grable, Hedy Lamar, Brenda Marchall, Marjorie Lane, Marggaret Sullavan, d'autres encore, ne parlent plus que de leurs réjetons. Deanna Durbin est enceinte, et l'on chuchote même que Shirley Temple... Quant à Marlène, nous l'avons dit, elle est grand-mère.

Joan Crawford et Mary Pickford en ont été réduites aux aléas de l'adoption.

Une touche-à-tout

QUI se souvient encore de ce petit bout de femme aux joues rondes et aux boucles gentilles, qui portait le nom de Shirley Temple, et qui personnifiait l'innocence en personne ?

Il n'y a plus de Shirley Temple, ou plutôt il y a une nouvelle Shirley Temple, qui est mariée et qui n'est pas contente du tout de ce qu'elle fait au cinéma.

Alors elle a décidé de se mettre à réaliser elle-même des films; elle a pris pour professeur le producteur David Selznick, et les mauvaises langues disent qu'un de ces jours, il se pourrait bien qu'elle devienne productrice...

Il ne faut pas oublier que Shirley Temple étant mineure, toutes les sommes qu'elle a gagnées depuis qu'elle fait du cinéma, et elles sont énormes, sont bloquées dans une banque et seront à sa disposition dès qu'elle aura atteint sa majorité. En outre, John Agar, son époux, est millionnaire...

En attendant, Shirley Temple compose des chansons.

Un nouveau dictateur

IL y a quelqu'un à Hollywood que les producteurs indépendants traitent de « sale dictateur ».

C'est Charlie Chaplin, le pauvre Charlot, l'auteur de la merveilleuse satire qu'est le *Grand Dictateur*.

Lester Cowan, qui a commandité l'*Histoire du GI. Joe*, annonce en effet qu'il ne laissera plus distribuer aucun de ses films par l'entremise de la firme dont Chaplin est l'un des principaux actionnaires. Et plusieurs autres producteurs, au nombre desquels on compte David Selznick, déclarent qu'ils agiront de même, à seule fin de secouer *l'insupportable tyrannie que le gang Chaplin-Pickford fait peser sur la corporation...*

On n'est jamais prophète en son pays.

Lucile est comme ça

C'EST l'une des plus jolies filles d'Hollywood : Lucile Ball. De beaux cheveux noirs, des yeux qui disent bien ce qu'ils veulent dire, et la volubilité de la star parfaite. Elle a été modèle à New-York, *chorus girl* chez Ziegfield et vendeuse de sodas dans les boîtes de Broadway. Elle est maintenant fermière à Chatsworth, pendant les loisirs que lui laisse le cinéma, elle élève des poules, des dindons, des canards...

Mais, de la première phase de son existence, elle a gardé la passion du déshabillé et, si nous en croyons ses agents de publicité, elle porte les chemises de nuit les plus suggestives d'Hollywood. Ils ajoutent qu'elle change tous les jours de parfum et qu'elle collectionnait les photos de tous les jeunes gens qui l'invitaient à souper...

Il paraît que Dezi Arnaz, devenu son époux, a mis bon ordre dans tout cela et que Lucile Ball s'en tient désormais à l'élevage des dindons.

DU MENSONGE DE HOLLYWOOD

(*Suite de la page 9.*)

L'humour interdit

C'EST pourquoi, avant de risquer la moindre plaisanterie au sujet d'un imitateur évident des plus fades pantins de l'écran, il faut bien s'assurer que l'on n'a pas affaire à un orthodoxe de l'universel culte hollywoodien. Il est curieux de constater que cette orthodoxie peut exister chez des jeunes gens qui, par ailleurs, parlent de leur propres affaires amoureuses avec la plus extrême familiarité, ou même avec cynisme.

A l'origine d'un philistinisme aussi particulier, on trouve encore Hollywood. Car c'est à Hollywood, ville où la promiscuité sexuelle, plus ou moins légale, atteint son comble, que l'on a la nostalgie de l'idylle bien simple, bien niaise, bien édulcorée. Huxley avait frappé juste quand, dans *Le Meilleur des Mondes*, il nous avait montré celui de ses partouzards très scientifiques qui n'était pas tout à fait abruti, mortellement troublé par les accents des héroïnes les plus immatérielles de Shakespeare.

Sur ce point, le public français averti, pour lequel on se donne tout de même quelquefois la peine de faire un choix, est sujet à errer complètement. Car il a tendance, fort heureusement, à ne retenir des films américains que ceux qui l'ont diverti, c'est-à-dire des spirituelles comédies telles que *Fantôme à vendre*, *L'Extravagant Mr. Deeds*, ou encore ce *New-York-Miami* qui constituait un véritable modèle du genre. Mais, pour ces quelques réussites, combien de pâteuses et larmoyantes histoires d'amour sont tombées dans l'oubli mérité, il faut, pour s'en rendre compte, fréquenter au hasard, pendant quelques semaines, les salles de projection de New-York.

Il semble d'ailleurs qu'une offensive se précise en ce moment contre la toute-puissance des vedettes. Dans plusieurs des films présentés récemment à Paris, les spectateurs ont été sensibles à l'absence de ces irrésistibles jeunes premiers que nous avions coutume de voir avant guerre. Certains ont même déploré le manque de sex-appeal de Cotten, le protagoniste de *L'Ombre d'un doute* (et aussi d'un des actuels succès de Broadway, *Lowe Letters*), ou du soupirant préféré par Ginger Rogers dans *Ses trois amoureux*, ou même du fiancé de Deana Durbin dans *Eve a commencé*.

Je crois qu'il convient au contraire de saluer avec allégresse cet apparent crépuscule des idoles hollywoodiennes. L'art ne peut que gagner à la disparition de ces prestigieux accessoires qui, d'avance, garantissaient le succès. Il est toutefois permis de se demander si cette réaction ira très loin, et si la vedette n'est pas aussi indispensable à Hollywood que Hollywood à la vedette.

G. M.

Notre numéro de Noël
"50 ans de cinéma"

Le film d'Ariane

Des nouvelles de Victor Trivas

QUI se souvient de *No man land's*, ce film de guerre hardi et bouleversant, que l'on présenta à Paris voilà une douzaine d'années ?

Victor Trivas, l'auteur de ce film, devait réaliser chez nous, en 1933, un *Dans les rues*, qui semblait éclairé d'un soleil bizarrement froid, sans doute parce que celui qui l'avait fait, Russe récemment arrivé de Berlin, fuyant le nazisme, n'avait pas encore assez respiré la douceur de l'air de nos rues.

Au début de la guerre, Victor Trivas parvint à échapper une seconde fois à l'inquisition hitlérienne et, quittant la France, a s'installer à Hollywood. Il y a travaillé comme scénariste, et son dernier scénario, *L'Etranger*, est interprété actuellement par Orson Welles, Edward G. Robinson et Loretta Young.

Entre temps, Trivas a tenté d'aller réaliser lui-même, au Mexique, un de ses scénarios. Hélas, dans le Mexique antifasciste, il existe encore une censure... Alors Trivas a tiré une pièce de son scénario, et cette pièce va être montée à Broadway : on y démontre, paraît-il, que Jésus-Christ a été le premier communiste dans la ligne strictement léniniste...

BERLIN

Renouveau

ON commence à remettre de l'ordre dans le cinéma allemand. Emil Jannings est interdit à vie, et Lidia Barowa va passer devant le Tribunal du Peuple, à Prague. Par contre, on apprend qu'Olga Tschekowa espionnait pour le compte de Moscou, et Zarah Leander pour le compte de Londres. Nous les reverrons donc à l'écran.

En attendant, une première tranche de seize films est prévue pour l'année 1946 : entre autres un *Capitaine de Koepenick*, qui sera une satire du militarisme prussien, un *Sous les cieux étoilés de l'Espagne*, qui relatera l'histoire glorieuse du bataillon Thaelmann pendant la guerre d'Espagne, une *Victoire de la Jeunesse*, qui mettra en lumière les conséquences de la guerre pour les jeunes.

Le dessin animé n'est pas délaissé : on a déjà mis en chantier une bande sur « l'Empire de 3.000 ans », ce fameux empire qu'avait promis de fonder Hitler...

ZAGREB

Tempête sur les Balkans

LES hôtels de Zagreb sont pleins à craquer. Pourquoi ? C'est qu'un certain nombre de cinéastes soviétiques sont venus s'installer en Yougoslavie, afin d'y tourner *Tempête sur les Balkans*, film qui retracera les combats dont l'Europe méridionale fut le théâtre.

Or, les Yougoslaves sont grands amateurs de cinéma, comme tout le monde...

L'un vient proposer son scénario, un autre veut se faire engager comme « technicien de guérillas », un troisième prétend incarner à l'écran le résistant qu'il fut dans la réalité.

C'est la première fois qu'on prépare un grand film à Zagreb.

Et l'enthousiasme des néophytes est toujours mirobolant.

Les solliciteurs ont fini par devenir si nombreux, qu'il a presque fallu un service d'ordre afin de protéger les membres de la mission cinématographique russe.

Le Minotaure

CINE-CLUBS

Au club français du cinéma

LES grandes découvertes sont, paraît-il, toujours un effet du hasard. Exemples frappants : Archimède et son principe, Newton et sa loi, sir Fleming et la pénicilline, les dirigeants du Club français du cinéma et Picratt *roi du rail...*

C'est en cherchant de nouveaux « vieux films » pour leur séances, que ces derniers tombèrent sur ce Picratt que personne ne connaissait, dont ils ignorent et le nom du réalisateur et l'époque exacte à laquelle il fut tourné. (Approximativement 1918-1919). *Pour une trouvaille, c'est une trouvaille, et il est à peu près certain que la récente projection de ce film a marqué pour lui le début d'une brillante carrière dans les ciné-clubs. Il n'en existe malheureusement qu'une copie, et il serait regrettable, étant donné son grand âge, qu'un trop fréquent usage ne la rende vite inutilisable. On est du reste déjà en train de parer à ce danger.*

Nous nous trouvons en voyant Picratt en face d'une sorte d'humour très curieux, qui n'est pas celui de la plupart des vieux burlesques américains. Il y a là une poésie inhabituelle à ce genre, et inquiétante un peu par les prolongements qui surprennent et qu'on ne réalise pas tous au moment même. Les gags dont le film est plein d'un bout à l'autre ne sont jamais vulgaires, même les plus gros et les plus classiques. Le tout reste toujours d'un esprit léger, quelquefois satirique, non sans rapports avec le surréalisme aimable des spectacles d'Agnès Capri... On aimerait que la bande fût accompagnée par une spirituelle musique de Sauguet ou de Satie.

Certaines images reviennent en mémoire avec insistance, entre autres celle où l'on voit les voyageurs et Picratt (celui-ci monté sur une draisienne) courir après le train et se découper sur le ciel en façon d'ombres chinoises.

La soirée était consacrée aux « Westerns », et composée suivant une formule excellente et qui mérite de continuer à être employée : le premier, Dernière frontière, *prototype des films de cow-boys et Indiens, avec poursuites, troupeaux de bisons pourchassés, fut suivi de la fin de la* Chevauchée fantastique. *La comparaison était très intéressante, et son idylle à l'eau de rose mise à part,* Dernière frontière *la soutint fort bien.*

Un Buster Keaton aux prises avec les Sioux, et enfin le clou, l'extraordinaire Picratt roi du rail, *histoire d'un train de l'époque héroïque attaqué par les Peaux-Rouges, montrèrent comment les Américains savaient eux-mêmes mettre en boîte très drôlement ces thèmes sacrés.*

Jacques SIGURD.

AVIS

Poilenbiais est à la disposition de tous les producteurs pour le découpage de leurs films avec sa LAME ILE DE FRANCE..!

Sans quitter votre emploi, vous pouvez vous préparer chez vous, par correspondance, aux carrières de la RADIO, de l'AERONAUTIQUE et du CINEMA, en vous adressant au CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS qui groupe les trois Ecoles suivantes :

ECOLE GENERALE RADIOTECHNIQUE
(Monteur-Dépanneur, Dessinateur, Opérateurs, Sous-Ingénieur et Ingénieur).

ECOLE GENERALE CINEMATOGRAPHIQUE
(Opérateurs photographe, de projection, de prise de vues, du son, Script-Girl, Acteurs, Metteur en Scène, Directeur de Production).

ECOLE GENERALE AERONAUTIQUE
(Pilote, Navigateur, Radio, Mécanicien, Technicien).

Demandez la documentation qui vous intéresse au

CENTRE D'ETUDES TECHNIQUES ET ARTISTIQUES DE PARIS
69, rue Vallier à LEVALLOIS-PERRET (Seine). Documentation contre 10 francs.

DE BEAUX CHEVEUX
doivent être souples, brillants et vigoureux. Apprenez à soigner les vôtres, Madame, sans contrarier la nature, en demandant dès aujourd'hui la brochure *gratuite* « Comment régénérer votre chevelure » au Laboratoire du Frère Marie-Antoine, 62, Grande-Rue, Négrepelisse (T.-et-G.). Envoi discret.

Hormones et vitamines = Belles poitrines
Vos seins sont-ils tombants, trop gros ou trop petits ! C'est que votre état glandulaire est déficient et que votre organisme a été privé de certaines vitamines : le Centre des Hormo-Vitamines (Service F), 6, rue des Dames, Paris (17e), a édité une très belle brochure où vous trouverez des conseils précieux sur la beauté des seins. Recommandez-vous de l'*Ecran Français* et vous la recevrez gratuitement.

la RADIO S'APPREND AUSSI PAR correspondance
ENVOI GRATUIT DU "GUIDE DES CARRIÈRES"
ECOLE CENTRALE DE T.S.F
12, RUE DE LA LUNE - PARIS
PUBLICITES RÉUNIES

CONFESSION PUBLIQUE

(*Suite de la page 3.*)

VOICI à présent ce que j'ai encore à dire.

Ma génération (quinze ans en 1918) est celle du cinéma, mieux que la précédente, laquelle avait connu bien des choses, l'amour, la poésie, la guerre, avant de découvrir, aux environs de 1916, le cinéma ; mieux que la suivante, à qui le cinéma s'est présenté sous un aspect catalogué, répertorié, industrialisé, à la fois ennobli et humilié.

Côte à côte, le cinéma et nous avons eu notre adolescence, nos vingt ans, nos déceptions et nos joies, notre âge adulte. Il me semble que nous avons cheminé du même pas. Et, malgré nous, souvent même contre nous, il s'est imposé à nous, a pénétré dans notre existence, s'est installé dans les battements de nos cœurs et dans le rythme de nos pensées. Serions-nous la génération intoxiquée par excellence ? Je n'en sais rien : mais les mythes du cinéma sont devenus les jalons de notre vie, et voilà qu'à cause de ces images mouvantes, nous ne parvenons plus à différencier, sur notre écran intérieur, la vérité de la fiction.

Ainsi vivent, en nous, ces personnages, ces éclairages, ces cadences, ces fondus et ces enchaînés, ces grands panoramiques et ces brusques vues plongeantes. Le rire de Douglas Fairbanks demeure photographié dans ma mémoire avec la même netteté que celui de mon père. Le regard de William Hart m'est un souvenir aussi intime que celui de Max Jacob. Le geste un peu ridicule de Pina Ménichelli touchant sa tempe droite m'obsède comme celui par lequel une femme que j'ai aimée marquait son impatience. Le visage poupon et enfariné d'Harry Langdon me bouleverse encore telle l'image des cheveux blancs de ma mère. Et il y en a encore tant d'autres...

J'insiste là-dessus : je ne les ai jamais appelés à moi, je les ai traités de fantômes puérils ; et je sais toujours qu'il ne s'agissait que d'être fictifs et probablement indignes et que, en définitive, il ne demeure, de tout cela, que des bouts de pellicule usée, dans les blockhaus des cinémathèques.

Et pourtant, je m'en aperçois avec stupéfaction, ils sont là, en moi, malgré moi. Et si vivants, présents, réels, que s'ils venaient subitement à s'effacer, je craindrais que ma vie n'en fût irrémédiablement appauvrie.

Ainsi sommes-nous, peut-être, pour le cinéma, la génération témoin...

N. F.

ACADÉMIE DE DANSE
BARADUC
55 bis, rue de Ponthieu, Paris (8e)
LEÇONS - Cours d'ensemble. ELY. 07-30

" L'ÉPARGNE MORTE "
ne profite à personne
" L'ÉPARGNE VIVANTE "
profite à vous et à tous
Des économies confiées à l'État, voilà de l'épargne vivante !
Souscrivez des
BONS DE LA LIBÉRATION

L'ECRAN français

« LE PERE SERGE »

Stratégie en chambre : devant une armée de soldats de plomb, le tsar (Marcel Herrand) discute le plan d'une bataille avec son ami, le prince Stéphane (Jacques Dumesnil). C'est une image du film que Lucien Ganier-Raymond vient de tirer de l'œuvre de Tolstoï.